

Philosophique

12 | 2009 :
Hume - L'individu

Savoir, mélancolie, scepticisme. La dépression du jeune Hume

FRÉDÉRIC BRAHAMI

p. 11-20

Résumé

Cet article commente une lettre de jeunesse d'un Hume qui traverse une grave dépression nerveuse. Cet épisode pourtant n'a rien d'anecdotique, parce que Hume y théorise déjà le rapport entre la mélancolie, diagnostiquée à l'époque comme la maladie des lettrés, et sa manière de philosopher

Entrées d'index

Mots-clés : Hume, scepticisme, mélancolie, savoir, dépression

Texte intégral

- ¹ En 1734 Hume, âgé de 23 ans, traverse depuis longtemps déjà une dépression dont nous avons gardé la trace, grâce à la lettre¹ qu'il écrivit au printemps de cette année-là à un médecin réputé². Ce document est capital, en ce qu'il ancre dans l'existence du philosophe une inquiétude à laquelle la conclusion du premier livre du *Traité de la nature humaine* donnera toute son ampleur théorique en 1739. Hume lui-même nous apprend qu'il songea au *Traité* avant d'avoir quitté le collège, qu'il en élaborait le plan avant d'avoir 20 ans et qu'il le rédigea avant sa 25^e année³. La crise de mélancolie qu'il traverse dans son adolescence, entre 18 et 23 ans, correspond donc à l'articulation des

phases de planification et de rédaction de l'ouvrage.

- 2 Bien qu'il souffre de surmenage intellectuel, ce n'est pas le surmenage que Hume désigne comme la cause de son acédie, mais l'incapacité de formuler sa pensée en des termes suffisamment précis. Ce qui rend Hume littéralement malade, c'est l'impossibilité de transformer ses « matériaux bruts » en un *texte* clairement ordonné. Le souci du style et la quête évidemment anxieuse de l'approbation du public ne sont donc pas des suites de la mauvaise réception du *Traité*, puisque Hume en était rongé pendant la gestation. Ce qui l'abat, c'est de ne pas réussir à restituer clairement les parties les plus délicates (*minute*) de sa pensée, d'ordonner l'ensemble selon ses articulations naturelles internes. Le savoir, produit dans la solitude d'une réflexion que la lettre qualifie d'abstruse, produit cette mélancolie à laquelle aboutissent aussi les investigations du livre I du *Traité*. La raison rend malade parce que, privée d'un moyen d'expression adéquat, elle se perd dans le néant. Coupé du monde par la pensée spéculative, le philosophe ne trouve en effet aucune compensation dans le monde idéal, cohérent et ordonné, qu'il voulait découvrir et qui lui échappe. La réduction de l'idée au mot est un échec. La conclusion du *Traité* fera de ce désarroi personnel la figure d'une pensée qui, précisément parce qu'elle est conduite avec la plus grande rigueur rationnelle, échoue dans sa tentative de saisir ses objets. Tel est le tragique de la raison : la pensée rigoureuse – *acute* – débouche sur le pyrrhonisme, dont Hume comprend qu'il est la maladie naturelle et incurable de l'esprit.
- 3 Si la lettre de 1734 est tellement émouvante, c'est parce qu'elle montre un jeune philosophe qui ne s'en est pas encore sorti, qui n'a pas encore retrouvé la santé. Il faudra pour cela qu'il aille au bout de la maladie, en faisant notamment l'expérience décevante du *business*⁴. Après seulement il pourra comprendre que l'alternative réelle n'est pas entre la vie contemplative et la vie affairée, mais entre une vie contemplative malade, en ce qu'elle perd le réel sans gagner l'idée, et une vie théorique saine, qui a surmonté la maladie en prenant acte que la vraie contemplation suppose *l'intégration de la vie active en elle*. La compréhension de la vie théorique comme vie ordonnée à la pratique permet l'émergence d'une nouvelle manière de penser, que Hume nommera « scepticisme mitigé », lequel n'est pas un demi scepticisme, mais un scepticisme qui excède le scepticisme encore dogmatique des pyrrhoniens⁵. Le dogmatisme caché des pyrrhoniens consiste à maintenir l'une en dehors de l'autre vie active et vie théorique. Traverser la maladie pyrrhonienne, c'est savoir que la vie active sans pensée comme la vie contemplative sans action sont également morbides, parce qu'également mutilées. Hume a donné un nom à cette manière d'intégrer la vie théorique à la vie active : *carelessness*, qui n'est pas désinvolture mais tranquillité. La *carelessness* est l'attitude qui sourd du plus profond de la maladie pyrrhonienne, une fois vécu le désespoir spéculatif et la vacuité des affaires. Elle signifie que le fond de la nature humaine est passionnel, et que le philosophe ne l'appréhendera avec toute l'acuité requise que lorsqu'il aura compris que la raison se déploie à l'intérieur du mouvement spontané des passions, pour les satisfaire en les civilisant. La lettre de 1734 témoigne d'un Hume à la croisée des chemins, jeune philosophe qui se donne à lire au vif, au moment même où il sent que pour passer de l'abstrus au clair, de la maladie à la santé donc, il lui faut accueillir la vie ordinaire, non pour s'y perdre mais pour s'y trouver.

Monsieur,

Il est probable qu'en voyant une écriture qui vous est inconnue, vous couriez à la fin de la lettre pour en lire la signature. Ne la trouvant pas, vous vous étonnerez sans doute de l'étrange procédé dont j'use pour

m'adresser à vous. Aussi, me faut-il avant tout vous demander de bien vouloir m'excuser, et vous persuader de lire ce qui suit avec quelque attention. Je vous assure que vous trouverez ici l'occasion d'accomplir une bonne action, ce que je sais être le meilleur argument que je puisse avancer. Il est inutile que je vous apprenne que je suis écossais, votre concitoyen, car, dédaignant cette sorte de lien, j'ose ne me fier qu'à votre humanité envers une personne aussi totalement inconnue de vous que je le suis. Je sollicite la faveur de vos conseils, et point n'est besoin que je dise la raison pour laquelle c'est à vous en particulier que je m'adresse. Comme seul un médecin habile, un lettré, un homme d'esprit, de bon sens et d'une grande humanité, saurait satisfaire à ma demande, j'eusse aimé que la renommée m'eût désigné d'autres hommes qui possèdent toutes ces qualités ensemble, de sorte que j'eusse pu rester un peu plus de temps dans l'incertitude. C'est en toute sincérité que je parle, sans la moindre intention de vous flatter ; car bien qu'il puisse paraître nécessaire de commencer une lettre aussi inhabituelle par quelques gentillesses propres à capter votre bienveillance et à écarter les préjugés que vous pourriez éventuellement concevoir, un tel effort pour se montrer spirituel serait mal assorti à mon état d'esprit actuel, non dépourvu d'angoisse, je dois l'avouer, à l'idée du jugement que vous allez porter sur moi. Quoi qu'il en soit, je me fie à votre bonté et à votre générosité ; aussi sans plus de préalables, vous décrirai-je l'état présent de ma santé et commencerai, pour le faire de la manière la plus efficace, en retraçant une sorte d'histoire de ma vie, qui vous montrera clairement pourquoi je garde l'anonymat.

Il faut donc que vous sachiez que dès ma plus tendre enfance, j'ai toujours senti une forte inclination pour les livres et les lettres. Comme en Écosse la scolarité, qui se borne essentiellement à l'étude des langues, s'achève lorsqu'on a 14 ou 15 ans, je fus laissé entièrement libre dans mes lectures, et me découvris une inclination presque aussi forte pour les ouvrages de raisonnement et de philosophie que pour la poésie et les belles lettres. Quiconque est familier des philosophes et des critiques⁶ sait qu'il n'y a presque rien d'établi dans ces deux sciences, et qu'elles ne contiennent presque que des disputes sans fin, même sur les articles les plus fondamentaux. En les examinant, je sentis croître en moi une certaine hardiesse de tempérament, qui m'empêchait de me soumettre sur ces sujets à l'autorité, et me poussait à découvrir quelque moyen capable d'établir la vérité. Après une étude et une réflexion approfondies, il me sembla enfin, quand j'eus atteint mes 18 ans, qu'une nouvelle scène de pensée s'ouvrait à moi, qui me ravit au-delà de toute mesure et me fit repousser, avec l'ardeur naturelle aux jeunes gens, tout autre plaisir et toute autre occupation, pour m'y appliquer entièrement. Le droit, dont jusqu'ici je comptais faire mon métier, me donna la nausée, et je ne pus penser à aucune autre manière d'avancer ma fortune dans le monde qu'en devenant savant et philosophe. Ce genre d'existence me rendit infiniment heureux pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'enfin, vers le début du mois de septembre 1729, toute mon ardeur parût s'éteindre d'un seul coup, et que je me trouvai incapable d'élever mon esprit à cette hauteur qui, jusqu'alors, m'avait donné un extrême plaisir. Comme je ne ressentais nul malaise ni abattement lorsque j'abandonnai mes livres, je n'imaginai pas souffrir d'aucune maladie du corps, et je pensais que mon manque d'ardeur procédait de ma paresse naturelle, que je surmonterais en redoublant d'application. Je restai dans cet état neuf mois durant, très mal à l'aise, comme vous pouvez l'imaginer, sans qu'il se détériore, ce qui relevait du miracle.

Autre chose contribua plus que tout à déprimer mes forces et à me rendre malade, c'est que, ayant lu nombre d'ouvrages traitant de morale, notamment ceux de Cicéron, de Sénèque et de Plutarque, je fus frappé de leurs magnifiques tableaux de la vertu et de la philosophie, et entrepris d'améliorer mon caractère et ma volonté en même temps que ma raison et mon intelligence. Je m'armai constamment contre la mort, la pauvreté, l'infamie, la souffrance, et toutes les calamités de la vie, par

des réflexions sans aucun doute très utiles lorsqu'on mène une vie active, parce que les circonstances qui les accompagnent les font pénétrer dans l'âme et y laissent une impression profonde, mais qui ne servent guère dans une vie solitaire qu'à amoindrir la vitalité, parce que la force de l'esprit ne rencontrant pas de résistance, elle se perd dans le vide, comme le bras qui manque son but. Je ne l'appris toutefois que par l'expérience, une fois ma santé ruinée, et avant même que je l'eusse senti.

Le premier hiver que je fus malade, des taches scorbutiques apparurent sur mes doigts, pour lesquelles je consultai un très savant médecin, qui me prescrivit quelques remèdes qui écartèrent ces symptômes, en même temps qu'il me mit en garde contre les vapeurs⁷, dont je me croyais préservé (bien que j'y fusse sujet alors), ainsi du reste que de toute autre maladie, en dehors d'un léger scorbut, de sorte que je dédaignai son conseil. Finalement, vers le mois d'avril 1730 – j'avais alors 19 ans – un symptôme auquel je n'avais depuis le début prêté qu'une légère attention, s'accrut tellement que je décidai de consulter, même s'il ne constituait pas un désagrément. Il s'agissait de ce qu'on nomme ptyalisme, ou salivation excessive. Quand j'en eus informé le médecin, il me déclara en riant que j'étais désormais un Frère, puisque j'avais attrapé la Maladie des Lettrés⁸. Il lui fut difficile de m'en persuader, moi qui ne trouvais rien en moi de l'abattement dont se plaignent ceux qui souffrent de cette maladie. Quoi qu'il en soit, je suivis ses conseils et pris les drogues et les pilules anti-hystériques qu'il m'avait prescrites. Je buvais chaque jour une pinte anglaise de vin clair et chevauchais 8 à 10 miles écossais. Ainsi continuais-je pendant 7 mois.

Bien que je fusse affligé de souffrir d'une maladie si lassante, le fait de le savoir me fit beaucoup de bien en m'assurant que mon manque d'ardeur ne procédait pas de quelque défaillance de caractère ou de génie mais d'une maladie qui pouvait atteindre tout le monde. Je commençai à prendre soin de moi, j'étudiai avec modération, et seulement lorsque la vigueur de mes esprits était au plus haut, et renonçai avant d'en être fatigué, occupant de mon mieux le reste de mon temps. J'ai vécu de cette manière avec assez de contentement et, à mon retour à la ville l'hiver suivant, je trouvai mes esprits revigorés, de sorte que, même s'ils m'abandonnaient lors des envolées de mon génie, je fus pourtant en mesure de beaucoup progresser dans mes projets. J'avais suivi mon régime et m'étais tenu au même mode de vie très régulièrement dès le début, et tout l'hiver j'avais eu pour règle constante de monter à cheval deux ou trois fois par semaine, et de marcher chaque jour. C'est pourquoi j'espérais, quand je revins à la campagne et pus reprendre mon exercice sans interruption, recouvrer entièrement ma santé. Mais je me trompai grandement. Car l'été suivant, aux environs du mois de mai 1731, mon appétit devint terriblement vorace, ma digestion se fit rapide, ce que d'abord je pris pour un symptôme rassurant ; aussi fus-je très surpris de voir resurgir ce symptôme accompagné des palpitations cardiaques que j'avais à peine éprouvées auparavant. Cet appétit eut toutefois pour effet très inattendu de me profiter à l'excès puisqu'en 6 semaines, je passai d'un extrême à l'autre et moi, qui étais grand, mince et squelettique, je devins d'un seul coup un gaillard extraordinairement solide et robuste, au teint rougeaud et à l'air jovial. Pour justifier mes longues chevauchées et le soin que je prenais de ma santé, j'avais toujours dit que je craignais la consommation, ce que pouvait bien laisser croire mon apparence ; mais désormais, tout le monde me félicitait de ma santé entièrement recouvrée. Peu à peu, cet appétit monstrueux diminua, mais il me laissa en héritage de petites palpitations cardiaques, et beaucoup de flatuosités dans l'estomac qui s'évacuaient facilement – mais pas de mauvaise goutte, comme à l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, ces symptômes ne sont qu'à peine gênants pour moi, quand ils le sont. Je mange bien. Je dors bien. Je ne suis pas trop abattu, pas plus du moins que ne l'est un homme en pleine santé après avoir trop mangé ou être resté trop

près du feu. Et ce degré même je ne le sens que rarement, et presque jamais le matin. Mes proches, qui me voient à tout moment, ne constatèrent aucune altération de mon humeur, et me tinrent plutôt pour un meilleur compagnon que je n'étais auparavant, parce que je leur consacrais plus de temps. J'en conçus de tels espoirs que, sauf l'hiver, j'ai rarement manqué ma promenade équestre quotidienne, et que l'été dernier, je me suis donné un tâche très ardue : parcourir 8 miles chaque matin, et autant l'après-midi, en faisant l'aller et retour jusqu'à une source minérale réputée. J'ai repris par deux fois les drogues et les pilules anti-hystériques, ainsi que les breuvages antiscorbutiques le printemps dernier, sans grand effet du reste, sinon une diminution temporaire des symptômes.

Tel est donc le compte rendu exact de ma condition physique, et sans m'arrêter à vous demander pardon, comme je le devrais, pour une histoire aussi insipide, je vous décrirai l'état de mon esprit durant tout ce temps ; cet esprit qui, en toute occasion, mais particulièrement dans cette maladie, est étroitement lié au corps. Jouissant désormais de temps et de loisir pour calmer mon imagination enflammée, je commençai à envisager sérieusement la manière dont je devais procéder dans mes investigations philosophiques. Je trouvai que la philosophie morale que nous ont transmise les anciens souffrait du même défaut que celui qui entachait leur philosophie naturelle : elle était en effet entièrement hypothétique, et fondée davantage sur l'invention que sur l'expérience. Chacun consultait sa fantaisie pour ériger des plans de vertu et de bonheur, sans tenir compte de la nature humaine, d'où doit dépendre toute conclusion morale. Je me résolus donc à prendre pour objet principal de mes études la nature humaine, et à la tenir pour la source d'où découle toute vérité, en critique comme en morale. Je tiens pour un fait certain que la plupart des philosophes qui nous ont précédé ont été dominés par la grandeur de leur génie, et que presque rien n'est requis pour qu'un homme réussisse dans cette étude que de se défaire de tous les préjugés, des siens comme de ceux des autres. Au moins est-ce la seule chose sur laquelle j'appuie la vérité de mes raisonnements, que j'ai tellement développés durant ces trois dernières années que j'ai noirci maints cahiers qui ne contiennent rien d'autre que mes propres découvertes. Si vous joignez à ceci la lecture de la plupart des ouvrages notables en latin, en français et en anglais, et l'apprentissage de l'italien, vous estimerez peut-être qu'il y a là matière suffisante pour un homme en excellente santé ; et il en serait ainsi en effet, si tout cela avait un but. Mais ma maladie m'était un cruel empêchement. Je me découvris incapable de conduire une pensée selon un seul fil continu, il me fallait l'interrompre à plusieurs reprises, en laissant de temps en temps mes regards se reposer sur d'autres objets. Malgré cet inconvénient, j'avais rassemblé assez de matériaux bruts pour écrire maints volumes. Mais lorsqu'il fallut amener l'idée, d'abord comprise en gros, assez près pour que ses parties les plus délicates en soient visibles, lorsqu'il fallut la garder fermement devant les yeux afin de pouvoir en rendre les parties selon l'ordre, la tâche fut trop difficile, et je me trouvai incapable de réduire l'idée en mots, mon abattement m'empêchant d'accomplir un labeur aussi ardu. C'est là mon plus grand malheur. Je n'avais aucun espoir de pouvoir livrer mes opinions avec l'élégance et la clarté nécessaires pour attirer sur moi l'attention du monde, et je préférerais vivre et mourir inconnu plutôt que de les produire contrefaites et imparfaites.

Je ne me souviens guère d'avoir jamais entendu parler d'une aussi cruelle déception. La petite distance qui me sépare de la santé parfaite me laisse d'autant plus perplexe sur ma situation présente. Je suis troublé par la faiblesse plutôt que par la dépression de mes esprits, et il me semble que la différence entre ma maladie et les vapeurs ordinaires est la même qu'entre les vapeurs et la folie.

J'ai remarqué dans les écrits des mystiques français et dans ceux de nos

fanatiques que lorsqu'ils décrivent l'état de leur âme, ils parlent d'insensibilité et de cet abandon de l'esprit, qu'ils subissent fréquemment, et dont certains ont été tourmentés des années durant. Comme cette sorte de dévotion repose entièrement sur la force des passions et donc sur les esprits animaux, j'ai souvent pensé que leur cas et le mien étaient tout à fait parallèles, et que leurs extases pouvaient décomposer la structure des nerfs et du cerveau, autant que les réflexions profondes et que la chaleur ou l'enthousiasme qui en est inséparable.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas traversé l'orage avec le succès dont ils témoignent souvent, et même je commençai à désespérer de jamais recouvrer la santé. Pour me préserver, dans cette triste éventualité, de la mélancolie, mon seul recours fut une sombre réflexion sur la vanité du monde et de la gloire humaine qui, pour être juste, ne saurait être sincère que chez ceux qui en jouissent. Conscient que toute ma philosophie ne saurait me rendre content dans ma situation présente, je me suis enfin réveillé et, encouragé par des exemples de guérison de cas plus graves de cette maladie aussi bien que par les assurances de mes médecins, je me suis mis à penser à quelque chose de plus efficace que ce que j'avais jusqu'alors essayé. Je m'aperçus que, dans cette maladie, deux choses se trouvent être très mauvaises : l'étude et le désœuvrement, tandis que deux autres, l'activité et le divertissement, sont très bonnes. Or tout mon temps était consacré à l'une ou l'autre des choses mauvaises, et quasiment rien ne restait pour les bonnes. C'est pourquoi je me résolus à chercher une vie plus active, et bien qu'il me fût impossible d'abandonner mes prétentions au savoir, sinon avec la vie, je décidai de les faire taire un moment, afin d'y revenir avec une plus grande efficacité.

En y réfléchissant, je vis que je n'avais le choix qu'entre deux genres de vie : celle d'un précepteur itinérant ou celle d'un commerçant. Pour celle-là, outre qu'elle est à certains égards une vie désœuvrée, elle ne me convenait pas ; quant à celle-ci, la vie retirée et sédentaire que je mène, ma timidité et la modestie de ma fortune m'avaient rendu étranger aux grandes Compagnies, d'autant que je n'avais ni assez de confiance en moi ni assez de connaissance du monde pour avancer ma fortune ou pour me rendre utile. Aussi, ai-je décidé de m'établir chez un commerçant et, ayant en main une recommandation pour un marchand notable à Bristol, je m'y rend en ce moment même, résolu à m'oublier moi-même et tout ce qui s'est passé, pour m'engager autant que je puis dans ce genre de vie, et me lancer dans le vaste monde, d'un pôle à l'autre, jusqu'à ce que j'aie laissé cette maladie loin derrière moi.

En chemin vers Bristol, je me trouve à Londres où j'ai décidé, s'il est possible, de vous consulter, même si ma manière de faire est incongrue. Aucun des médecins que j'ai consultés n'a pu entrer dans ma maladie, malgré leur compétence, car n'étant pas, en dehors de leur spécialité, des hommes de grand savoir, ils ne sont pas familiers de ces mouvements de l'esprit. Votre renommée vous a désigné comme la personne la plus propre à lever mes doutes, et j'étais déterminé à avoir l'opinion d'un homme sur laquelle je puisse m'appuyer, concernant toutes les variétés de peur et d'espoir qui accompagnent une si longue maladie. J'espère avoir donné une description suffisamment précise de mes symptômes pour que vous puissiez former un jugement, ou plutôt je crains d'avoir été trop précis. Mais vous n'ignorez pas que la complaisance à la plainte et à la confession est elle-même un symptôme de cette maladie.

Les questions que je vous pose, humblement, sont celles-ci : est-ce que, parmi les lettrés que vous connaissez, certains ont été affectés de cette manière ? Puis-je espérer guérir ? La guérison sera-t-elle longue à venir ? Sera-t-elle pleine et entière ? Mes esprits retrouveront-ils leur fraîcheur et leur vigueur, de sorte que je puisse endurer la fatigue d'une

pensée profonde et abstruse ? Ai-je choisi les bons moyens de guérir ? Je crois avoir usé de tous les remèdes adéquats, si bien que point n'est besoin de vous en parler.

Notes

1 Je traduis ci-dessous le texte de la lettre, tel qu'il est donné par David Fate Norton, dans *The Cambridge Companion to Hume*, Cambridge University Press, 1993, p. 345-350.

2 On suppose aujourd'hui qu'il s'agit de John Arbuthnot, à qui très probablement Hume ne l'a jamais envoyée. De fait, la lettre finit très abruptement.

3 Voyez E. C. Mossner, *The Life of David Hume*, Oxford, Clarendon Press, 1980², p. 73.

4 Hume écrit la lettre à Londres, alors qu'il se rend à Bristol pour travailler dans le négoce. Il ne restera que quelques mois, et fuira bien vite en France, à Reims puis à La Flèche (chez Descartes...), pour y rédiger le *Treatise*.

5 Voyez l'*Enquête sur l'entendement humain*, 12.

6 Au XVIII^e siècle, la critique est ce que nous appelons aujourd'hui l'esthétique, cette partie de la philosophie qui porte sur le jugement de goût, et qui se veut normative.

7 Les « vapeurs », ainsi du reste que les taches scorbutiques, sont des symptômes de mélancolie, produits par une vie recluse, solitaire et pensive.

8 « *Disease of the Learned* », celle-là même dont parle Henri Estienne dans la Préface à sa traduction latine des *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus. L'excès de savoir produit une mélancolie mortelle, dont seul le scepticisme permet de guérir.

Pour citer cet article

Référence papier

Frédéric Brahami, « Savoir, mélancolie, scepticisme. La dépression du jeune Hume », *Philosophique*, 12 | 2009, 11-20.

Référence électronique

Frédéric Brahami, « Savoir, mélancolie, scepticisme. La dépression du jeune Hume », *Philosophique* [En ligne], 12 | 2009, mis en ligne le 06 avril 2012, consulté le 05 août 2016. URL : <http://philosophique.revues.org/140> ; DOI : 10.4000/philosophique.140

Auteur

Frédéric Brahami

Université de Franche-Comte

Articles du même auteur

La perception de la ressemblance – Hume, James, Deleuze - [Texte intégral]

Paru dans *Philosophique*, 12 | 2009

Hume, contractualiste ? Famille, droit, pouvoir dans la philosophie de Hume

[Texte intégral]

Paru dans *Philosophique*, 12 | 2009

Droits d'auteur

© Presses universitaires de Franche-Comté